

# REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.

Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.

Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75c.

**SOMMAIRE**

GRAVURES : Toilette de courses. — Six ombrelles. — Alphabet en broderie sur fillet. — Six parures. — Serviette à table. — Toilette de campagne. — Toilette de visites. — Bâton.  
 SUPPLÉMENTS : Plaque coloriée de cheveux d'été. — Plaque de patrons et de broderies.

**EXPLICATION**

**DES GRAVURES**

**1. Toilette de courses.** — Costume en faille bleu turquoise et bleu Louise mélangés. La jupe forme un peu traine; elle est ornée d'un haut volant bleu Louise monté à gros plis réguliers; sur ce volant, sont posés deux biais de faille bleu turquoise, qui en suivent les ondulations; au-dessus de ce grand volant, il s'en trouve trois autres réguliers et alternés, l'un clair et l'autre foncé; le dernier, qui se trouve le cinquième, est de la nuance foncée, mais à tête renversée, ce qui laisse voir le transparent, ou doubleure, qui est de nuance claire. Le corsage, en faille bleu turquoise, est richement illustré d'une dentelle de soie brodée d'or et de cordonnets bleus; des biais et des rubans bleu Louise relèvent le corsage, et rappellent la disposition de la jupe; une ruche plissée, en tulle de soie, à l'encolure et aux manches, encadre délicieusement la poitrine et les bras, et complète l'ensemble de cette toilette ravissante et originale. — Nous donnons sur notre supplément le patron de ce corsage. — Mo-



1. TOILETTE DE COURSES. — MODÈLE DE M<sup>me</sup> LAMY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

dèle de M<sup>me</sup> Lamy, rue Scribe, 3.

**SIX OMBRELLES**

**2. Ombrelle.** — Elle est en soie ornée et n'a pour ornement qu'un bel effilé mousse de nuance assortie à la soie; le dessous est rose ou bleu; la canne douzière est en bois de nuance assortie à la soie.

**3. Ombrelle.** — Elle est en taffetas noir doublé de blanc, de rose ou de bleu, à volonté; trois volants déchiquetés en dents de scie recouvrent en partie l'ombrelle; un simple nœud de faille rattache la canne, qui est en ébène.

**4. Ombrelle** tout en soie gris jaunâtre; son bord est dentelé et ondulé; entre ces dents, court un effilé à tête grillagée, du plus gracieux effet; cet effilé est assorti de nuance à l'ombrelle; un nœud de faille entoure, dans le haut, la canne, qui est en jonc ou en bois naturel.

**5. Ombrelle.** — Elle est en taffetas gris mode; le manche est en ébène ou en imitation d'ébène; sur le sommet de l'ombrelle, et autour se trouve disposé un volant de galpère noire de hauteur moyenne.

**6. Ombrelle** riche tout en taffetas blanc, voilée d'une dentelle noire de Chantilly; une grande effilée assortie en volant sur des côtes de cette ombrelle, dont le manche est tout en ivoire sculpté.

**7. Ombrelle** tout en taffetas gris tourterelle; elle est illustrée d'une broderie au passé ou

en soulache formant motif sur chacune de ses côtes; une guipure de soie grise, bien assortie au fond de l'ombrelle, en complète l'ornement; le manche long, de style douairière, est tout en jais. — Modèles des magasins de la Ville de Paris, rue Montmartre.

**8. Alphabet en broderie sur filet.** — Beaucoup d'abonnées nous demandent leurs chiffres, pour l'exécuter sur filet. Ce genre de chiffres ne comportant pas une variété comme celui de la broderie blanche, nous pensons contenter tout le monde en publiant un alphabet entier. Toutes nos lectrices y trouveront leurs initiales. Les points qui composent chaque lettre sont faciles à exécuter: on y trouve des points de toile, des points d'angles ou de Bibus, petits et grands, des roues au milieu plein, et enfin des points de feston pour les détails et les petits ornements du milieu de chaque lettre.

**9. Serviette à œufs.** — Elle se fait en toile grise, quant à l'enveloppe; l'intérieur du sac doit être doublé de molleton, pour maintenir dans une douce chaleur les œufs mollets, comme on les appelle vulgairement; sur le dessus, est appliqué un carré de guipure Renaissance artistique, que l'on peut exécuter sur le dessin donné, en le grandissant, bien entendu, mais que l'on peut remplacer par l'un des carrés en guipure sur filet, dont nous avons donné de si nombreux modèles. Pour la guipure artistique, on bâtit un cadre en laet, de la grandeur voulue; puis tout l'intérieur se fait au feston sur fils lancés, suivant indications; les mats sont encore un composé de feston dont les points se prennent les uns dans les autres; sur la toile grise, extérieurement, on fait un point de chausson, soit en coton blanc ou de couleur, et les quatre petites rosettes s'exécutent, en broderie anglaise, en coton blanc; enfin, une dentelle en filet brodé termine l'ornement, qui se complète cependant encore par de jolis nœuds, en ruban rouge ou bleu, posés aux quatre coins.

SIX PARURES

**10. Pélerine paysanne en application d'Angleterre.** Ce fichu, simple de forme, complète la toilette la plus élégante, et lui donne un joli cachet de comme il faut.

**11. Parure pour robe décolletée en cœur, en vraie guipure de Venise, au dessin à la fois riche et léger.**

**12 et 13. Deux parures en guipure de Venise destinées à être posées sur une robe décolletée en cœur.** Ces deux parures sont très-habillées. Le coin du n° 13, qui est un mélange de broderies des plus fines, est encadré d'une dentelle en vraie guipure de Venise, guipure qui ne ressemble pas à nos guipures françaises, et sont de vraies dentelles artistiques, dont le travail achevé rehausse la beauté des dessins. Le n° 12, de forme *Medicis*, reçoit sur la guipure des appliques de broderie faisant opposition. (Voir le supplément.)

**14 et 15. Parures en application d'Angleterre.** — Deux parures ravissantes en application d'Angleterre des plus fines. Posées sur une robe de soie aux couleurs fraîches et éclatantes, qui leur font trans-

parent, elles produisent un effet délicieux, comme vous pouvez vous en rendre compte; leurs pans étoilés se prolongent jusqu'à la ceinture, et même, pour le n° 15, un peu plus bas; car elles forment basques évasées; pour les bien maintenir ajustées, il est bon de les bâter sur le tour de la taille de la ceinture. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ces deux parures.

**16. Toilette de campagne.** — Jupou de toile bleue uni, monté à ras de terre, orné d'un volant plissé régulièrement. Tunique de batiste bleue à pois blancs, enguirlandée d'une guipure excessivement légère de fil; une guipure en gros fil serait trop lourde pour l'étoffe. Cette tunique, froncée sur les côtes, forme derrière une espèce de manteau de

couleur n'arrivant qu'à la naissance du volant du premier jupon. Sur le devant, elle se divise en deux pans arrondis dont les extrémités recouvrent en partie l'autre moitié. Le corsage est ouvert en cœur et garni d'une ruche d'étoffe qui soutient une seconde garniture de dentelle bien fournie. Chapeau marin en paille noire, avec jarretière en turquoise bleu clair prise dans le biais, et bouquet de plumes de plusieurs nuances sur le côté. Cette toilette, exécutée en foulard, aurait aussi beaucoup de cachet. Nous en donnons les patrons sur notre planche de supplément.

**17. Toilette de visite.** — Robe de faille violet et mauve, style canaïeu; les garnitures du jupon sont différentes dans ses deux parties; sur le devant trois ruches de faille violette, montées à tête-bêche et espacées, viennent au tiers à peu près du jupon; au milieu de cette ruche se trouve enroulé un coquille découpé en faille mauve. Aux les de derrière se trouve en premier lieu un grand volant froncé, agrémenté en tête comme en pied du même ornement que sur le tablier. Une tunique droite et sans relevé, avec ornement pareil, retombe à quelques centimètres de la garniture du volant. Paletot ouvert en châte, aux revers et col ouvert, en faille violette, avec boutons aérés pour ornements. Chapeau de paille de riz, avec ruche violette et mauve autour de la calotte, ornement complet par une touffe de fleurs violettes, avec panache canaïeu laissant à de longues brides qui retombent par derrière. — Modèles des Grands Magasins du Louvre.

PLANCHE COLORIÉE

CINQ CHAPEAUX

*Chapeau timbalé, de forme haute et presque pointu, en paille anglaise. Les bords étroits et retroussés sont*

doublés de taffetas bleu Louise; des manifs de rubans tissés gris et bleu s'entrelacent les uns dans les autres d'une façon nouvelle et gracieuse. Une touffe de plumes grises et bleues agrémente le chapeau par devant, et une jolie grappe de fleurs d'aconit bleues et blanches retombe par derrière sur le flot de rubans noué négligemment qui s'échappe sur le cou.

*Chapeau duchesse d'Etampes.* — Il est en paille d'Italie. Le côté gauche, cavalièrement retroussé, est encadré d'une

applique de velours noir; trois grosses fleurs roses, blanches et saumon, entourent la calotte un peu haute que surmontent deux coques en faille mais.

*Chapeau Montpensier* en belle sparterie, entièrement cachée par des bouillonnements et des coques en crêpe de dona Maria-saumon; ces coques se prolongent derrière en une longue écharpe qui se ramène par devant et se rattache sur la poitrine par une touffe de roses; sur le bouillonnement, qui fait auréole, repose un tour de plume vert neutre; un panache de trois belles têtes de plumes de même nuance ornemente le côté gauche, en volant une touffe de roses, qui se trouve enfouie sous les plumes.

*Chapeau Christiane.* — Ce chapeau, à calotte basse et aux bords retroussés, est entièrement couvert d'une guirlande de feuillage d'un vert neutre. Une grosse rose rouge fait tête à la couronne et surmonte la calotte; une torsade forme diadème.

*Chapeau Grazietta.* — Tout en tulle de soie bleu turquoise, sur taffetas de même



2. OMBRELLE. 3. OMBRELLE. 4. OMBRELLE.



5. OMBRELLE. 6. OMBRELLE. 7. OMBRELLE.

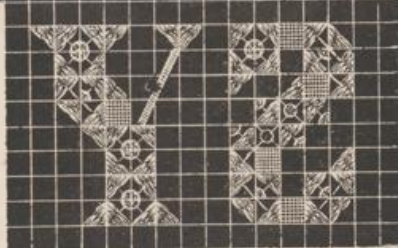


nuance; ce chapeau, quoique volumineux, est fort léger, parce que les nœuds qui le composent sont gonflés avec art; un bouquet de roses et de mugnets très-légèrement monté se perd dans la touffe des torsades.  
— Modèles de M<sup>me</sup> Moreau-Didsbury, boulevard des Capucines, 23.

PLANCHE DE PATRONS

- Coin et bordures en soutache.
- Bande à broder sur toile.
- Col marin en broderie Renaissance.
- Coin de mouchoir au plumetis.
- Plan et coupe du reposoir.
- Tunique de la toilette de campagne.
- Corsage du costume de courses.
- Patrons de quatre parures.
- Chiffres demandés.

F. BOUVY.



8. ALPHABET EN BRODERIE SUR FILET.

COURRIER DE LA MODE

Je reçois de nombreuses et charmantes lettres de mes lectrices, et je voudrais pouvoir répondre directement à toutes; mais cela n'est guère possible; il arrive, d'ailleurs, que la question posée par l'une de mes aimables correspon-

dantes peut intéresser un grand nombre de nos abonnées. Je trouve donc plus simple, quand je jugerai qu'il en est ainsi, de satisfaire à telle ou telle demande dans ce courrier même; je pourrai, de cette façon, donner plus de développement à ma réponse, qui, nécessairement, serait assez brève, placée dans la petite correspondance. J'ai reçu, par exemple, une gentille lettre, dans laquelle on me dit: « Ne pourriez-vous, madame, remplacer de temps à autre l'un de vos courriers par une causerie sur certains usages, et nous tenir au courant des petits changements qui surviennent dans le service des tables ou que la mode apporte aux réceptions du soir ou du matin; ou bien encore nous dire si les

lettres de faire-part, les cartes de visites se font toujours de même; nous indiquer ce qui est élégant pour papier à lettre, enveloppes, etc., etc. »

A ces différentes demandes, je réponds: Il sera fait selon votre désir; seulement, au lieu d'en faire l'objet d'un courrier spécial, je m'engage à signaler à mes lectrices, dans ce courrier même, toutes ces modifications ou ces nouveautés à mesure qu'elles me frapperont. Si cependant la question que j'aurai à traiter exigeait des développements excédant le cadre de ces articles, j'en ferais l'objet d'une causerie spéciale. Inutile d'ajouter que je serai reconnaissant à nos abonnées de m'indiquer les sujets qui leur paraissent les plus oppor-

tuns et les plus intéressants; de cette façon, je serai certaine d'être utile à quelques-unes.

Jamais, je crois, les femmes n'ont eu liberté plus grande pour se vêtir suivant leur goût et suivant leur fantaisie. C'est à peine s'il est possible de poser quelques règles générales, bien vagues en somme, puisqu'elles se réduisent à ceci : redoutez l'excentricité, fuyez les exagérations, méfiez-vous des imitations dangereuses, c'est-à-dire ne copiez pas ce qui au premier abord blesse le bon goût naturel à la

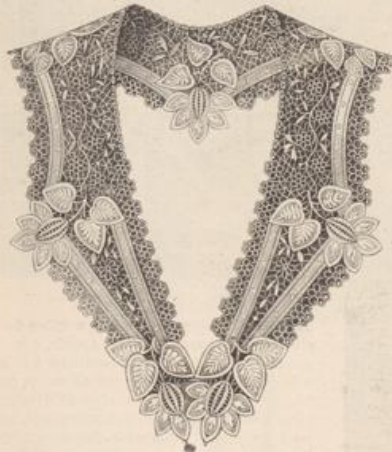


12. PARURE MÉDICIS.

comme du monde et lui semble extravagant.

En dehors de ces axiomes qui, j'en conviens, ne signifient pas grand'chose, je ne puis faire autre chose que de vous raconter ce que j'ai vu.

Parlons d'abord des chapeaux. Le chapeau de paille a détrôné le chapeau de tulle ou de crêpe, et les fleurs ont remplacé les plumes, pour cette saison, du moins. Ce ne sont que guirlandes, ce ne sont que couronnes. Fleurs grandes ou petites se voient



11. PARURE EN GUIPURE DE VENISE.

en profusion et s'étaient victorieusement sur des formes si diverses que la description devient extrêmement difficile. J'ai vu des bords plats, relevés légèrement sur les côtés, et très-hauts derrière. Une couronne de boutons de roses entourés d'un feuillage touffu garnit le dessous, ressort sur le côté, pour se terminer derrière par un gros bouquet composé de trois roses, posées à plat sur le retroussis. La calotte est garnie d'une torsade de velours avec nœud *alsacien* sur le devant. Autre chapeau en paille blanche, à bords relevés et bordés de velours noir. Guirlande, absolument égale et ronde, d'aubépine rose. Chapeau en paille grise, forme *timbal*, c'est-à-dire à bords plats et à calotte élevée et légèrement pointue; blais de velours gris retenu de place en place par des agrafes de



10. PÉLERINE PAYSANNE.



9. SERVIETTE À ŒUFS.

velours; l'aile gauche est relevée par un nœud à coques droites et une aile en plume grise.

Passons, si vous le voulez bien, de la tête aux pieds. Le bas de fil d'Écosse, en couleur, gris, écru ou rayé, de la même teinte que la robe, sera décidément de mode cet été. Naturellement, il appelle le soulier décolleté, ou, du moins, laissant à découvert



15. FIGU A BASQUES ÉVASÉES.

une partie du cou-de-pied et la cheville. Je ne saurais trop vous recommander, chères lectrices, dans votre intérêt, de n'adopter qu'un soulier bien fait, pas trop découvert, sans cela votre pied mal soutenu rendrait votre démarche disgracieuse et pénible. Je vous indiquerai, quand je l'aurai moi-même expérimenté, un cordonnier qui me semble avoir trouvé le soulier modèle, commode, élégant et ne déformant pas le pied; mais, je le répète, je veux juger en



13. PARURE À REVERS.

connaissance de cause. J'ai vu, un peu partout, des bottines en peau de daim, pour les longues marches à la campagne ou en voyage. Rien n'est doux et agréable, et en même temps élégant, comme cette chaussure, qui rappelle les fines boîtes des raffinés d'autrefois. Elle donne à la jeune femme élégante une petite allure cavalière qui, atténuée par le bon goût de la toilette et la réserve du maintien, n'est pas sans



14. PARURE A BASQUES ÉVASÉES.

charme. Cette mode n'a qu'un inconvénient, elle est très-chère.

La grenadine noire se fait surtout à raies, à ramages ou à pois, et sera toujours très-portée pendant cette saison. Pour ma part, je trouve charmante une toilette noire ainsi composée : jupon de taffetas noir brillant (le taffetas prend bien moins la poussière que la faille); tunique ou polonaise de grenadine noire à larges raies satinées, garnie d'une ruche faite en dentelle de laine noire très-claire. On en trouve à 1 franc le mètre pouvant très-bien servir à cet usage. Cette ruche se fait en cousant pied à pied deux dentelles hautes environ de 4 centimètres et en les ruchant ensuite. On coud au milieu, sur la couture qui les réunit, un galon de jais. Pres-

r la  
aire  
a et  
ser-  
qui  
nne  
mais  
uti-  
i les  
dos  
ssi  
lire



L. Gorm  
1873

Moue et Fabouer, imp.

A. Charlot  
N° 74

# REVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*

13. Quai Voltaire - Paris

*Chapman & Co. M<sup>rs</sup> Moreau Oldbury, 23, Boulevard des Capucines*

ni  
s,  
lé  
ni  
s-  
e,  
le  
nt  
s-

1  
—  
te  
ce  
qu  
de  
le  
à  
rè  
pt  
l'e  
de  
à-  
al

et  
gr  
vi  
pt  
ce  
pe  
ou  
pl  
so  
oi

en  
si  
cl  
cô  
de  
ret  
bo  
lre  
av  
bi  
lar  
pe  
pl  
ve

que toutes les tuniques se relèvent avec des écharpes de faille ou de taffetas, suivant le jupon qui complète la toilette. On portera beaucoup de blanc aux eaux ou à la campagne, et rien ne me semble en effet plus joli. Le nansouk brodé ou garni de bandes et d'entre-deux en broderie anglaise compose des toilettes charmantes sur un jupon de fond rayé ou uni bleu, rose, mauve ou sur un jupon de soie noire. On relève alors le costume avec une écharpe de couleur, on met un nœud de même nuance dans les cheveux et l'on est charmante ainsi... à peu de frais.

L'été est certainement la saison où toute femme raisonnable peut faire des économies. Or, l'économie est une loi générale en ce sens qu'elle est toujours utile à celui qui la pratique. Pour les fortunes modestes, c'est la source et le secret de mille jouissances dont on est privé par la prodigalité ou le désordre; c'est pour d'autres moins favorisées le moyen d'atteindre sans embarras et sans ennui le bout de l'année et de faire face à un budget restreint. Si, au contraire, les obligations d'une haute situation ou d'une grande fortune imposent pour ainsi dire certaines dépenses et en tout cas les auto-

risent, n'est-il pas juste de prétendre que par la sage entente d'une économie raisonnée on peut faire autour de soi une plus grande somme de bien et pratiquer le grand devoir de la charité, en observant dans son entier le précepte de l'Évangile qui recommande que la main droite ignore ce que donne la main gauche? Plus d'une femme riche, mais modeste et bonne, peut, en sacrifiant certaines futilités ruineuses, en adoptant pendant la saison où les obligations du monde ne sont pas absolues, des toilettes fraîches et peu coûteuses, paraître aussi jolie, aussi charmante et se donner la joie de fair-



16. TOILETTE DE CAMPAGNE.

17. TOILETTE DE VISITES. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

des heureux avec le superflu du budget qu'elle attribue à ses justes instincts de coquetterie.

MARIE DE SAVERNY.

## LA BIBLIOTHÈQUE

Les *Historiettes du père Broussaïdes*, par Michel Masson. — Pour donner une idée parfaite de ce charmant recueil, il suffirait de transcrire ici les quelques pages d'introduction qui se trouvent en tête du livre, et dans lesquelles

l'auteur met en scène le père Broussaïdes. Si je racontais par exemple, la *Bobine merveilleuse*, petit récit jeté au hasard dans cette préface, comme un avant-goût des charmantes histoires qui la suivent, on comprendrait facilement l'attrait réel que doit offrir cette lecture à ceux qui ont le goût des choses fines, délicates et saines. Il n'est pas jusqu'à la leçon morale, et même parfois philosophique, que chaque historiette renferme, qui ne soit présentée sous une forme si attrayante, qu'elle ne paraisse persuasive et concluante.

Je citerai, entre autres, *les Jours perdus*, rapide journal écrit par un pauvre vieux rêveur, honnête, dont la grande ambition est d'être utile, et qui prend, pour atteindre ce but, le chemin le moins direct. Au lieu d'accomplir la tâche modeste qui incombe à tout homme, dans sa sphère

particulière, il poursuit des projets fantastiques qui doivent changer la face du monde. Il arrive à la fin de sa course, harassé, épuisé, et constate avec désespoir qu'il n'a été utile à personne, si ce n'est au boutiquier, son voisin, qui avait pris l'habitude de régler sa montre en le voyant passer chaque jour à la même heure. Ce que je ne puis redire, c'est le charme des détails, le ton de bonhomie spirituelle qui anime ce récit. Je me contente de conseiller vivement à mes lectrices la lecture des *Historiettes du père Broussaïdes*. Prix : 3 fr.

Chez Didot, éditeur, quai des Grands-Augustins, 35.

## LA MUSIQUE

*Paraisano*, polka pour le piano, par E. Salas. Prix : 2 fr.  
— *Les Violettes de Nice*, valse, du même auteur. Prix : 2 fr. 50 cent.

Le principal mérite d'une danse, c'est de faire bien danser, c'est-à-dire d'être rythmée et brillante ; à ce double point de vue, je recommande la polka et la valse que je viens de citer et qui sont éditées chez Hartmann, 12, boulevard de la Madeleine.

Succès : *Fraîces au champagne!* *Pizza d'Amore*, valse de Klein.

MARIE DE SAVERNY.

## LES MENUS DE LA SAISON

Juin.

## MENU D'UN DINER DE 8 A 10 PERSONNES

Potage printanier aux pointes d'asperges.  
Trotte sauce marinée.  
Gigot de mouton Soubise.  
Pâté chaud de légumes.  
Pinades bardées cresson.  
Mayonnaise de homard.  
Riz à la dauphine.

Le pâté chaud de légumes!!! Dans mes souvenirs lointains, je retrouve une vaste et appétissante croûte de pâté, divisée à l'intérieur en compartiments, à l'aide de petites cloisons en pâte. Chacune de ces cases était garnie d'une variété de légumes, tels que : petits pois fins, haricots verts, petites carottes toutes nouvelles, navets tournés comme des balles à jouer, s'élevant en falte.

Quand on découvrait ce majestueux pâté, l'ensemble de ces pyramides frappait agréablement la vue, et mes jeunes regards le préféraient de beaucoup à celui que leur offrait une grande image ornant la salle à manger et représentant les pyramides d'Égypte.

C'était le pâté de légumes dont l'accommodement doit avoir pour base la meilleure crème possible et être rehaussé par un savant blond de veau.

A bon entendre suffit.

LE BARON BRISSE.

## LES FÉERIES DU TRAVAIL

Nous empruntons à l'ouvrage de M. Fertault (dont M<sup>me</sup> de Saverny a rendu compte dans le numéro du 4 mai) un curieux chapitre sur les gants. Un vieux professeur, M. Giraud, a réuni autour de lui son jeune auditoire qui l'écoute attentivement.

## LES GANTS

M. Giraud, dans un parfait silence, se met à chercher dans ses poches. Il va de celles de l'habit à celles du pardessus qui est à côté de lui... Enfin il trouve.

La curiosité de l'auditoire est excitée.

— Que va-t-il nous montrer ? se demande-t-on.

— Le voici!

Et le professeur sort de sa poche et dépose devant lui, de la manière la plus ostensible, une paire de gants.

— Les reconnaissez-vous, mademoiselle Lucie ?

Lucie les reconnaît.

— Oui, oui, dit-elle en riant aux éclats. Ce sont vos gants, que vous aviez perdus dans le jardin, vos gants que j'ai retrouvés, et que j'ai eus pour vous rendre.

— Ces chers savants, ils perdent volontiers quelque chose.

— C'est possible. En tout cas je suis bien sûre que M. Giraud ne perdra jamais sa tête.

— Si vous continuez, mesdemoiselles, je reste infailliblement au-dessous de ma réputation, et elle m'écrasera.

— Nous nous taisons. Mais en quoi ces gants répondent-ils à la question ?

— Tu ne devines pas?... Nous allons entendre l'histoire des gants. N'est-ce pas, monsieur Giraud ?

— Clairvoyante enfant, vous avez deviné juste.

— Cela me fait plaisir, car je n'ai jamais songé à me demander si les gants ont une histoire.

— Comment! s'écrie le professeur, en voyant ces belles peaux qui couvrent si hermétiquement vos doigts, vous n'avez jamais eu l'idée de chercher leur origine ?

— J'en suis très-contente, parce que les choses que j'aurais découvertes ne vaudraient pas celles que nous allons entendre.

— Je commence à imposer très-ses compliments.

— Quel est le premier personnage qui va nous apparaître les mains gantées ?

— J'irais bien vous chercher un Chaldéen, puisque le

Talmud parle du vêtement des mains; mais on manque de certitude. J'arrive à un personnage d'Homère, le vieux père d'Ulysse, Laërte. Le rusé voyageur le retrouve occupé dans son verger. Voici le passage de l'*Odyssée* :

Laërte, en ce jardin qu'enrichit la culture  
Tout sent zébré la terre autour d'un jeune plant.  
Ulysse devant lui resta, en le contemplant.  
Un manseau rapé le couvrait; aux épines  
Ses jambes appuyaient le cuir de leurs bottines.  
Et contre les buissons, à ses deux mains, toujours,  
D'impenetrables gants lavaissent leur secours.

— Citation concluante.

— Jusque-là, c'était pour se garantir des piqûres; mais pour se préserver du froid ?

— Cela vint plus tard. Xénophon, se plaignant de la mollesse des Perses, dit que, « non contents de vêtir leur tête et leurs pieds, ils préservèrent du froid leurs mains avec des gants épais, » qu'ils désignaient sous le nom de *chirothèques*, c'est-à-dire *couvre-mains*.

A la fin du premier siècle de notre ère, le stoïcien Mosaïus s'écrie, en invectivant la corruption de son siècle : « C'est une honte que des gens en parfaite santé se couvrent les pieds et les mains de vêtements moelleux et tissés en poil. »

— Je trouve ces deux anciens bien sévères...

— Pline devait penser comme vous, puisqu'il portait des gants à son voyage au Vésuve, de peur que le froid ne l'empêchât d'écrire.

— Et je n'ai pas du tout honte de m'empêcher les engelures de l'hiver, ni de me plier aux convenances de l'été.

— A quelle époque les gants apparaissent-ils en France ?

— Le premier acte officiel où il soit question de gants, en France, est « un canon du concile d'Aix-la-Chapelle, 817, qui commande aux abbés de fournir à leurs religieux des manches de peau de mouton, en hiver, et des gants en été. »

— Je serais volontiers curieuse de savoir quelles péripéties subit la fabrication des gants.

— Je laisse de côté les gantelets, gants à écailles de fer de nos anciens chevaliers, et j'arrive aux cache-mains du commun des martyrs. Comme toute chose qui commence, les premiers gants furent informes. On les tailla d'abord dans du cuir très-épais...

— Ce ne devait pas être facile d'en coudre les doigts ?

— Il n'y avait point à vaincre cette difficulté, les gants d'alors étaient de gros fourreaux sans séparation de doigts, le pouce excepté, comme les lourdes mitaines de nos paysans.

— Et ensuite ?

— On en porta de drap, quelquefois garnis de soie aux bords. Plus tard, on y employa les peaux de divers animaux, préparées à l'huile ou soumises au travail du mégisier. Enfin les aiguilles et le métier en fabriquèrent avec tout ce qui pouvait se filer.

— Et maintenant, qu'elles-vous nous apprennent sur les gants au point de vue des usages ?

— Les mœurs changent, et, avec les mœurs, le ton et le goût. Bien anciennement, la politesse consistait à offrir la main nue : « Mais, dit le troubadour Savarie de Maulbon, mais quand la blanche main sans gant... etc. » Ensuite, encore en plein moyen âge, l'usage des gants s'introduisit dans le clergé; le prêtre ne devait point avoir les mains nues pour célébrer l'office divin. Puis, comme tout va par contradictions, dans la magistrature ce fut le contraire; les juges ne pouvaient rendre la justice avec des gants. On ne pouvait entrer ganté dans les écuries du roi. On se dégageait aussi pour prêter serment. Beaucoup plus près de nous, dans le siècle dernier, retour à la politesse de nos vieux poètes : « Si l'on avait quelque chose à présenter à une princesse, et que l'on eût un gant, il fallait se dégantier. » Aujourd'hui l'on ne pourrait offrir à une dame une main sans gant.

— Au commencement, les gants étaient-ils en peau ?

— Vers le milieu du quinzième siècle, l'auteur du *Parlement des Dames*, Olivier de la Marche, gentilhomme de la cour de Bourgogne, écrivait ces vers :

Un gantier fait qui nous face des gants...  
Pour eux avoir yrai-je en A l'emporte ?  
Ou si mieulx sert eux venant de Belgique (Belgique) ?  
Tout cela ne vult. Nous trons en Espagne :  
Là nous pourrons avoir (avoir) votre affaire ;  
Le cuir est doux, la violette fine,  
Ainsi, madame et ma très redoublée (honneur),  
Du cuir d'Espagne vous en serez gantée.

— Voilà donc une preuve que, de 1450 à 1460, les dames se gantaient de cuir d'Espagne sentant la violette ?

— Et cependant, plus tard, les femmes semblent avoir rétrogradé dans l'art de se couvrir les mains. Sous Henri III, elles portèrent d'abord des mitaines, — non les grosses mitaines rustiques entrevues tout à l'heure, mais ces élégantes mitaines à demi main d'où les doigts sortent nus, — puis des gants en tricot de soie. On en faisait aussi en fil, en coton, en laine et en fillole. Sous Henri IV, la cour de France abandonna les gants pendant des années, à cause de la mort tragique de Jeanne d'Albret, empoisonnée, dit-on, par une paire de gants parfumés, achetés d'un Italien. Les gants de peau dont vous vous informez tout à l'heure, n'apparaissent, selon certains, que sous Louis XIV.

— Les courtisans! Ils virent juste pour gantier le Roi-Soleil...

— Oui, pour empêcher Sa Majesté de se brunir les mains à elle-même.

— Y a-t-il eu des couleurs de prédilection ?

— Les précieux de l'hôtel de Rambouillet mirent en faveur les gants de couleur isabelle vif. L'impulsion alors était donnée. A partir de cette époque, l'importance des gants à toujours augmenté, et de toutes parts les fabriques se sont multipliées. A Worcester seulement, il se fait plus de dix millions de paires de gants par année.

— Quel nombre immense d'ouvriers cette industrie doit faire vivre ?

— Il faut bien tous ces ouvriers et tous leurs millions de produits si l'on pense, avec le comte d'Orsay, qu'un gentilhomme ne doit pas user moi s de six paires de gants par jour.

— Oh! c'est beaucoup!

— Je le trouve aussi, et je le trouverais encore davantage si la tripe condition d'autrefois était maintenue.

— Quelle condition, monsieur Giraud ?

— Il était établi jadis qu'un gant ne pouvait être parfait — qualité et confection — que si la peau en avait été préparée en Espagne, la coupe faite en France et la couture en Angleterre.

— Est-ce que ces trois points ne sont plus aussi indispensables ?

— Aujourd'hui la ganterie de France l'emporte, en général, sur celles des autres nations.

— Et où sont les fabriques les plus importantes ?

— A Paris, Grenoble, Vendôme, Lyon, Lunéville, Montpelier, Nancy, Nîmes, Avignon, Bédiers, Blois, Chaumont, Grasse, Marseille, etc.

— Paris, bien entendu, tient le premier rang ?

— Oui, et Grenoble le second. Seulement les gants de Grenoble, aussi élégants que ceux de Paris, ont moins de solidité.

— Les gants ont-ils eu, à un moment donné, des variétés de formes ou de noms curieuses à connaître ?

— Oui, mesdemoiselles, et en assez grand nombre même.

— Quelques-unes, s'il vous plaît, cher monsieur Giraud ?

— Toujours tout à vous. On distinguait les gants *sur poil*, dont le côté velu est au dehors; — les gants *sur chair*, ou retournés en sens inverse des premiers; — les gants *effleuris*, gants sur poil dont on a ôté la fleur, c'est-à-dire la surface luisante, ce qui adoucit la peau; — les gants *ou effleuris*, les mêmes dont on n'a pas enlevé la fleur; — les gants *retournés*, ou à l'anglaise, dont le haut étant retourné, l'envers devient l'endroit; — les gants de *fauconnier*, épais pour garantir de la serre de l'oiseau; — les gants *brodés*, dont les coutures, les bords, les jonctions sont brodés en fil, soie, or ou argent; — les gants *fourrés* et *fourrés*, garnis au dedans de poils et de fourrures; — les gants *bourrés*, garnis de chiffons pour se garantir des coups de fleur; — les gants *glacés*, dont le côté de la chair a été passé dans un mélange spécial qui les polit; — les gants *parfumés*, qui ont contracté un parfum dans les boîtes d'odeurs; — les gants de *compagnie*, faits de la superficie délicate qu'on enlève de la peau des agneaux et des chevreaux; — les gants de *costor*, fabriqués avec des peaux de chamais ou de chèbres... Ouf! je ferme là la nomenclature.

— Elle est complète, j'espère!... Cependant encore une petite question sur ce point.

— Posez-la, chère demoiselle.

— Combien y a-t-il de sortes de peaux employées par la ganterie ?

— Onze environ : de chevreau, de chèvre, d'agneau, de mouton, de chien, de renne, de daim, de castor, de cerf, d'élan et de chamais.

— Il va sans dire que le gant de chevreau a le cachet le plus aristocratique ?

— Sans le moindre doute, mais à la condition, cependant, que l'on comprendra l'aphorisme de Balzac.

— Quel aphorisme ?

— Celui-ci; écoutez-le : « Ce n'est pas tant le chiffon en lui-même, dit le puissant observateur, mais l'esprit du chiffon qu'il faut saisir. »

— Je comprends bien cela. Quelques personnes croient que l'on peut mettre indifféremment, pour telle ou telle circonstance, des gants d'une couleur ou d'une autre; c'est une profonde erreur.

— Certes, chère demoiselle, vous n'irez point à l'Opéra avec des gants que vous mettriez pour une visite intime, ni à une messe de mariage avec des gants de promenade. La science délicate de ces nuances constitue une partie du savoir-vivre et du bon goût.

— Le mot *gant* a-t-il une étymologie sérieuse ?

— Oui, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.

— Il me semble que la langue proverbiale emprunte ce mot pour bien des expressions insignifiantes ?

— Non, il vient de la façon la plus simple, du mot allemand (ou flamand) *ganse*.



est ma joie. Écouter donc : — *Être souple comme un gant*, cela se comprend sans commentaires. — *Jeter le gant*, c'est défaire quelqu'un. — *Relever le gant*, c'est accepter le défi. — *Se donner les gants d'une affaire*, c'est s'en attribuer le mérite. — *Avoir les gants de quelque chose*, c'est être le premier à ouvrir un avis, à annoncer une chose. Cela vient de l'ancien usage de donner une paire de gants à celui qui faisait, le premier, connaître une bonne nouvelle. — *Aller comme un gant*, peut encore se passer de toute explication. — *Prendre des gants pour lui parler*, c'est, sur le pied de circonstance, prendre toutes sortes de précautions et de ménagements pour parler à quelqu'un.

- Sont-ce là les principales de ces locutions ?
- A peu près. On dit bien encore : *L'au-delà passe le gant*, pour désigner un salut à la hâte et sans se dégariter ; mais cette façon de parler est déjà moins fréquemment usitée que les précédentes, qui composent tout un petit vocabulaire proverbial.
- Très-piquant.
- Nous ne pouvons pas oublier le calembour de Charles-Quint qui, faisant allusion à la vaste enceinte de Gand, disait : « Je peux mettre tout Paris dans mon gant. »
- Tiens ! je ne le connaissais pas.
- Ce jeu de mots termine donc bien ma conférence. Quant à moi, je ne veux rien mettre dans mes gants, mais je vais mettre soigneusement mes gants dans ma poche... avec l'espoir de ne pas les perdre une autre fois.

V. FERTIAULT.

UN BUEL AUX LANTERNES

(Suite)

— Ma fille, disait toujours le désolé van Ruyter, qui n'avait pas une autre idée dans la tête ; pour quoi l'ai-je laissé partir sans moi ? Maudit neveu ! et ne pas avoir pu le trouver dans ce Paris damné, où il est bien certainement. Ah ! ma fille !

— Je vais vous la ramener, monsieur, dit le jeune homme, et nous vous soignerons ensemble, et nous vous guérirons ou je ne me consolerais de ma vie.

— Pauvre petite Céleste ! Ne lui dites rien d'abord, à elle ; prenez à part son nègre, César, et... Ah ! que je souffre !

— Céleste ! César ! dit le jeune homme frappé d'une idée subite. Ah ! mon Dieu, si c'était... Monsieur, monsieur !... est-ce que vous n'habitez pas, dans ces derniers temps, une maison de campagne à....

— A Bougival, près de Louveciennes. Mais partez, partez donc.

— Céleste ! c'est son père, s'écria le jeune homme en proie au plus violent désespoir, et c'est moi qui l'ai tué. Misérable que je suis !

Pendant ce court colloque, le courrier avait fait ouvrir l'auberge de la Poste. On y transporta van Ruyter, qui répétait toujours en serrant la main qui venait de le frapper, et qu'il avait saisie dans une étroite lévresse :

— Ne perdez pas un instant, monsieur, partez vite, au nom du ciel.

Mais comme le jeune voyageur ne pouvait pas se résoudre à le quitter dans un si pitoyable état :

— J'y vais moi-même, dit le vieillard en essayant de se lever.

Le jeune homme n'insista plus. Il se cacha la tête dans les mains pour étouffer ses sanglots, descendit comme un homme ivre, en se heurtant à chaque marche de l'escalier, se jeta dans la malle-poste qui partait au galop, avec une demi-heure seulement de retard, tant ce que nous venons de raconter s'était passé rapidement.

II

Pendant que notre jeune bretteur court sur la route de Bordeaux, nous avons le temps de le présenter officiellement à nos lectrices, en lui restituant son véritable nom.

Au commencement du Consulat, vers la fin de 1800, à la suite d'un malheur de famille qui l'avait vivement frappé, la mort de sa femme, un gentilhomme gascon, qui n'avait pas émigré, le marquis de Cahuzac, était venu se fixer à Paris un peu pour se distraire, beaucoup pour surveiller l'éducation de ses deux fils, dont l'aîné avait quinze ans, et le second dix seulement.

Le marquis était immensément riche et vivait fort retiré, rue Saint-Dominique, au fond de son hôtel, dont il ne sortait guère.

Un jour, cependant, fut-ce par hasard ou par besoin d'une émotion forte qui fit tressaillir sa douleur, le marquis entra à Frascati, la célèbre maison de jeu où, pendant tant d'années, le vice et la cupidité se donnaient rendez-vous pour dépouiller la richesse désarmée et avide de poignantes sensations.

Le marquis jeta son argent à la roulette d'abord avec quelque indifférence, puis avec un certain intérêt, puis enfin avec cette passion effrénée, monstrueuse, qui dévore et dessèche l'âme du joueur, en chasse toutes les nobles passions et désormais gouverne cette vie à jamais perdue.

L'homme qui met pour la première fois le pied dans une maison de jeu, n'est plus ni père ni mari, ni frère, ni ami : il est joueur !

Le marquis l'éprouva bientôt. En moins de quatre ans, au mépris des devoirs les plus sacrés, ceux du père de famille dont la fortune n'est qu'un dépôt qu'il doit léguer à ses enfants, le marquis de Cahuzac était complètement ruiné.

Cette ruine s'était accomplie par une nuit d'hiver, une des plus belles nuits de Frascati, où l'or ruisselait sur les tables, pendant que là-bas, bien loin, sur cette terre d'Égypte arrosée de leur sang, les derniers restes de l'armée française achevaient de mourir pour la gloire de la patrie.

En jetant ses dernières pièces sur le tapis vert, le marquis de Cahuzac avait la morne impassibilité du suicide écrite dans la pâleur maladive de son front ; un sourire amer contractait les coins de sa bouche, un cercle jaune encadrait ses paupières, et quand le râteau du croupier s'allongea sur le tapis pour ramasser les derniers restes de sa fortune, en entendant ce bruit sec de l'ivoire sonnait sur l'or, Cahuzac ferma les yeux ; l'un des joueurs crut même voir une larme germer entre ses cils, puis ce fut tout ; il disparut sans que personne daignât prêter la moindre attention à son absence.

Quelques heures plus tard, quand le tripot fut fermé, les derniers joueurs, en mettant le pied dans la rue, heurtèrent un cadavre.

— Le pauvre Cahuzac a pris la chose au sérieux, dit l'un d'eux avec ce cynique égoïsme du joueur qui laisse voir dans les sombres profondeurs de son âme corrodée.

C'était bien, en effet, le cadavre du malheureux Cahuzac. N'ayant pas voulu survivre à sa ruine, il avait ouvert une fenêtre du salon et s'était précipité sur le pavé, où il s'était brisé le crâne. Mais en ce moment le tailleur venait de jeter sur les poisseurs la phase sacramentelle :

— Le jeu est fait ; rien ne va plus !

Et les yeux des ponteurs, rivés au tapis, n'avaient rien vu de drame qui se passait derrière eux.

Ce fut ainsi que finit Louis-René-Gaspard d'Aure, marquis de Cahuzac.

L'aîné des fils de Cahuzac, un beau garçon de vingt et un ans, menait alors une vie de dissipation qui fut brusquement arrêtée par cette catastrophe. Au lieu de perdre son temps à se lamenter, ce jeune homme jeta un regard tranquille sur sa position nouvelle, il vendit ses chevaux, congédia ses gens, et les bribes de la fortune paternelle réunies, les débris de l'ancienne opulence de sa maison mis en tas, Louis de Cahuzac se vit à la tête d'une quarantaine de mille francs. C'était peu pour un gentilhomme de son nom, mais c'était assez pour un homme qui avait le ferme dessein de tenter la fortune ailleurs qu'à Frascati.

Le jeune Louis de Cahuzac prit donc courageusement son parti et dépouilla l'élégante enveloppe du fils de famille pour se couvrir de la rude écorce d'un négociant, âpre au gain et qui veut réussir quand même.

Il paya d'avance les quatre dernières années de la pension de son frère, qui achevait alors ses études dans un lycée de Paris, acheta de la pacotille avec les trente et quelques mille francs qui lui restaient, et, après avoir embrassé son petit Melchior, pour se donner du courage, il s'embarqua bravement sur un navire qui faisait voile pour les grandes Indes.

Pendant qu'il y faisait fortune, son frère devenait un homme. Il entra dans les projets de Louis d'associer le petit Melchior à ses aventures ; mais

la nature un peu trop patricienne de Melchior se révolta à l'idée de s'asseoir derrière un comptoir ; il refusa nettement.

Cependant, il fallait vivre, se faire soldat, — Melchior avait aussi des préjugés de ce côté-là, — et, à force d'avoir cherché, il finit par prendre le plus étrange des partis.

Quelqu'un dit un jour devant lui que le fils d'un grand seigneur italien venait de se faire chanteur.

— Tiens ! c'est une idée, dit Melchior qui avait une fort belle voix et qui aimait la musique avec passion.

C'était peut-être une détermination regrettable ; mais le jeune homme n'avait là personne pour le conseiller. Aussi son parti fut-il bientôt pris ; et par une matinée de printemps, le cœur léger comme la bourse, il partit pour l'Italie, la vraie patrie des arts et du soleil.

Le succès ne se fit pas longtemps attendre, et bientôt, de Naples à Venise, de la Scala à la Fenice, il n'était bruit que du gentillett, gentilissimo signor Melchior.

Patricien et artiste, le jeune ténor aimait les fêtes, le luxe, la vie large et facile, et avait à cœur de remplir dignement la première place que des suffrages unanimes lui avaient assignée. Aussi les appointements énormes que les impresari de l'Italie apportaient à ses pieds disparaissaient-ils, comme par enchantement, dans le gouffre creusé par les fantaisies de Melchior et les besoins de ses nombreux parasites.

Les artistes, même les plus forts, même les plus grands, sont plus accessibles qu'ils ne veulent le paraître à l'ennemi qu'on brûle autour d'eux. Toute une nuée de brillants pareseux, d'artistes manqués, s'étaient abattus sur cette maison où ils coudoyaient ce que l'Italie avait de plus noble en illustrations de toute sorte.

Qui eût osé blâmer le beau Melchior ? Le luxe lui seyait si bien ! Personne n'était plus heureux que lui, quand il présidait à l'une de ces fêtes, où l'on jetait, en un jour, assez d'or pour nourrir une honnête famille pendant un an, où l'on dépensait assez d'esprit pour défrayer le salon d'un ministre pendant un siècle !

Cependant, Melchior avait l'âme trop haute pour que sa vie entière se passât au milieu de ses parasites et de ses flatteurs. On était certain de le rencontrer partout où il y avait un peu de bien à faire ou un infortuné à soulager.

C'est ainsi qu'un jour il avait trouvé dans une misère profonde, près de sa mère mourante, une jeune fille de seize ans, belle comme une madone du divin Raphaël et portant avec fierté, sous ses hallons, l'un des plus grands noms d'Italie.

Les révolutions qui ont déchiré ce malheureux pays y ont rendu plus communs qu'on ne le pense ces retours de fortune. Byron raconte, quelque part, qu'il a rencontré le dernier rejeton de l'illustre maison de Foscari, courant les provinces d'Italie dans une troupe de bateleurs, dans laquelle il remplissait les rôles d'Arlequin, et celui qui écrit ces lignes a vu, à Venise, ce même Foscari, vieux alors et infirme, nourri par charité et peut-être par spéculation dans les combles de cet ancien palais Foscari, sur le canal Grande, où, pendant tant de siècles, sa famille était demeurée comme le plus ferme pilier de la République.

Les secours prodigués par Melchior arrivaient trop tard pour la mère de Lucia, elle mourut bientôt, tuée par la misère.

L'enfant n'avait pas d'asile, Melchior la recueillit, l'alma et bientôt lui donna son nom.

Moins d'un an après ce mariage, la belle Italienne donna le jour à un enfant, beau comme sa mère, que le bon Melchior nomma Louis, en souvenir de son frère. Rien ne faisait donc présager que le malheur dût entrer de si tôt dans cette maison bénie du ciel.

Dix années se passèrent au milieu des mêmes fêtes et des mêmes triomphes. Le jeune Louis grandissait ; son père rêvait pour lui quelque brillante position dans sa patrie. Qui pouvait savoir ? peut-être cet enfant ferait-il sortir de l'oubli le nom de Cahuzac, pour le retremper dans un nouveau lustre. Telles étaient les secrètes pensées de Melchior. L'amour paternel avait opéré en lui une complète

métamorphose. Il avait congédié ses nombreux parasites et, — qui l'eût cru ! — il lui arrivait même parfois de prononcer le mot économie.

Mais cette révolution, que la naissance d'un fils avait lentement opérée chez le ténor, n'avait en rien modifié sa passion pour les bonnes œuvres ; il avait bien voulu supprimer la part des parasites, mais non celle des pauvres.

— La part des pauvres, disait-il souvent, est sacrée : c'est la part du gâteau des rois mages que, dans leur naïf langage, les paysans de mon pays appellent la part à Dieu.

La bourse de Cahuzac était donc, comme par le passé, ouverte au misérable et son bras acquis au faible.

C'est ainsi qu'une nuit, en sortant du théâtre de la Fénice, à Venise, on lui dit qu'un incendie venait de se déclarer au Rialto. Il y courut. On s'en était déjà rendu maître, en faisant la part du feu et en laissant brûler quelques masures que l'on devait croire complètement vides. Tout à coup des cris déchirants se font entendre, une femme demi-nue apparaît à une fenêtre. Impossible d'aller la secourir, la maison qu'elle habite est enveloppée par une ceinture de feu.

Melchior, lui, s'élançait sans calculer le péril ; il arrive jusqu'à elle, parvient à la ramener saine et sauve, et, pour éteindre le feu qui commençait à se communiquer à ses vêtements, il se jette dans le grand canal.

Le lendemain il avait un enrouement qui ne lui aurait pas permis de chanter en toute autre circonstance, mais c'était ce jour-là le bénéfice des pauvres, et l'on sait que Melchior se devait aux pauvres. Il chanta donc et fut rapporté le soir chez lui avec une fièvre qui, dès les premiers instants, prit le plus mauvais caractère.

Melchior comprit tout de suite que tout était fini, et voulant donner à sa femme ses dernières instructions, il la fit approcher de son lit ainsi que le petit Louis, qui pleurait sans comprendre.

— Lucia, lui dit-il, je vais mourir. J'espérais ne pas vous manquer si tôt. Dieu ne l'a pas voulu. Quand je serai mort, vous prendrez dans mon secrétaire une lettre que vous jetterez à la poste. Elle est adressée à mon frère, à qui je recommande mon petit Louis.

Si cette lettre parvient à mon frère, je ne doute pas qu'il ne vous aide dans la difficile mission de faire un homme de mon fils. Dans tous les cas, je vous laisse cent cinquante mille francs, cette somme vous suffira à pourvoir à vos besoins. Ramenez mes restes dans ma chère France et faites de mon Louis un homme de bien qui puisse un jour porter dignement le nom de Cahuzac.

On voit qu'à sa dernière heure, le chanteur était relevé gentilhomme et parlait absolument comme si, depuis quinze ans, il n'eût pas laissé le nom de Cahuzac suspendu au clou, avec sa vieille épée rouillée dans le domaine de ses pères...

Quand tout fut fini, la pauvre veuve, suivant religieusement les ordres de celui qu'elle avait tant aimé, prit dans une morne douleur la route de Paris. Aucune nouvelle de son beau-frère ne vint l'y trouver ; aussi imposa-t-elle silence à sa douleur pour accomplir dignement les devoirs que son Melchior lui avait confiés. Mais cette femme était une vraie Italienne ; elle avait été plus épouse qu'elle n'était mère, et comme si elle n'avait attendu, pour rejoindre celui qui n'était plus, que l'instant où la tâche qui lui avait été imposée fût accomplie, le jour même où son fils soutint sa thèse à l'École de droit, Lucia mourut doucement sans secousses, en souriant à la vie nouvelle dans laquelle sa foi chrétienne lui assurait qu'elle retrouverait celui qu'elle avait perdu. Le jeune Louis de Cahuzac se trouva donc seul au monde, à moins de vingt et un ans, avec une fortune qui, augmentée des économies de sa mère, allait à près de deux cent mille francs. Mais qu'importait au jeune homme ? Il ne voyait, il ne comprenait qu'une chose : sa mère était morte.

O verte jeunesse, tes sensations sont si vives que, dans ta sainte ignorance, tu les crois durables, et que peine ou plaisir, tout ce qui fait vibrer les cordes de ton cœur, doit avoir la durée de l'éternité.

Louis pleurait amèrement, la tête ensevelie sous les couvertures de son lit, quand son camarade d'é-

cole, Edmond Routy entra chez lui. Il s'approcha de Louis et lui serra la main sans que celui-ci fit un mouvement.

— Louis ? lui dit-il enfin.  
— Ah ! laisse-moi, dit Cahuzac en retirant sa main. Ma mère est morte.  
— Je sais ; mais calme-toi.  
— Je n'avais qu'elle au monde.  
— Tu oublies donc tes amis ?  
— Mes amis ! dit le jeune homme avec un sauvage mouvement d'épaules.

A vingt ans on ne croit pas encore à l'amitié, on a des camarades d'étude ou de plaisir, de joyeux compagnons auxquels on montre volontiers ses chevaux, ses chiens, ses beaux fusils neufs, mais d'amis point. Je me trompe, on en a un, et le meilleur de tous, sa mère ; car notre âme, à vingt ans, est encore voilée d'une pudique enveloppe, que la main la plus délicate, la main d'une mère seule peut déchirer.

Edmond Routy aimait sincèrement Cahuzac. Il se rapprocha de lui.

— Tu es injuste, cher Louis, lui dit-il, et c'est mal à toi de douter du cœur de ton ami. Allons, un peu de courage, et viens avec moi ; je t'emmène pour l'été à la campagne, chez ma mère.

— Ah ! tu as ta mère, toi !  
— Sois raisonnable, cher enfant. Ma mère t'aimera comme elle m'aime. Elle te consolera, et quand tu seras un peu plus calme, eh bien ! tu reviendras à Paris reprendre tes travaux.

— Travailler, et pourquoi ? et pour qui ? Ma mère est-elle encore là pour m'encourager de son sourire, pour applaudir à mes succès, pour venir le soir me dire : « Louis, il est tard, mon enfant, tu travailles trop. » Non, elle n'est plus là, je n'ai plus personne à aimer. Personne !... Ma mère ! ma mère !

ÉDOUARD DIDIER.

(La suite au prochain numéro.)

## LETTRE D'UNE AMIE

On m'a demandé une bonne recette pour le nettoyage des dentelles noires et blanches. Commençons par la dentelle blanche ; elle est généralement plus employée et d'un usage plus répandu.

**Nettoyage de la dentelle blanche.** — Procurez-vous une petite tablette de faïence ou de porcelaine, et roulez dessus votre dentelle ; en la cartant soigneusement (en style de commerce), il faut prendre bien garde de lui faire prendre aucun faux pli ; enfermez porcelaine et dentelle dans un petit sac de toile ; trempez le sac, pendant vingt-quatre heures dans de l'eau d'olive fraîche ; faites une eau de savon de Marseille bien forte, et lorsqu'elle est bouillante, trempez-y votre sac, en faisant continuer l'ébullition durant un bon quart d'heure ; retirez et mettez à tremper dans une bonne eau tiède ; faites rebouillir une seconde fois, et rincez encore, en frottant très légèrement ; il faut que l'eau soit très-claire pour que l'on ait acquis la certitude que la dentelle est complètement blanche. Faites une bonne eau gommée ou amidonnée, légèrement teintée de bleu, car vous savez que les vraies dentelles doivent paraître plutôt un peu jaunies que blutées ; puis retirez à nouveau votre sacchet dans cette eau, puis retirez et laissez sécher. Si votre dentelle a été bien cartée sur la faïence, l'opération de l'épinglage sur tambour sera presque superflue. Cependant, si vous en avez la patience, elle est préférable et redonne complètement l'apparence du neuf à toutes les dentelles ; mais il faut entrer dans chacun des picots et relever toutes les fleurs de la dentelle au moyen d'une petite boule en fer, que l'on fait très-légerement chauffer.

**Nettoyage de la dentelle noire.** — Jetez dans une tasse pleine d'eau dix à douze gouttes d'ammoniaque, mélangez bien et mettez votre dentelle tremper dans ce mélange ; tournez-le et le retournez sans le froter. Préparez une seconde dissolution et opérez de même jusqu'à trois et quatre fois, si l'eau d'où sort votre dentelle n'est pas de la plus grande pureté. Pressez la dentelle sans la tordre et attachez-la sur un tambour ou sur une planche à repasser. Inutile de vous recommander de maintenir la dentelle bien droite. Faites fondre de la gomme arabique dans une eau bien blutée cette fois, et mouillez la dentelle à l'aide d'un tambour bien imbibé de cette dissolution, puis laissez sécher avant de retirer du tambour.

Les dentelles qui pourraient contenir du coton seraient abîmées par l'emploi de l'ammoniaque ; si vous avez cette crainte, remplacez cette substance par de la saponaire, qui nettoiera parfaitement aussi vos dentelles.

Le lait antiphtérique n'est pas un nouvel agent qu'il s'agisse de préconiser. Sa création date de 1849 ; c'est donc après des essais tous fructueux, dont une sage expérience a démontré l'efficacité, que l'on peut dire que le lait antiphtérique est un des produits indispensables à la toilette de toute femme qui a souci de conserver sa beauté. L'action

du lait antiphtérique de Candès (28, boulevard Saint-Denis) restitué à la peau sa pureté et sa souplesse en lui rendant sa perméabilité et sa propriété respiratoire.

Vous n'avez demandé de vous indiquer une maison de mercerie où l'on puisse se procurer les plus fraîches nouveautés, sans exagération de prix ; j'en sais une, située en plein faubourg Saint-Germain, qui réunit ces deux qualités : l'éloignement et le bon marché relatif ; c'est la maison de la *Châtelaine*, 34, rue du Bac. La *Châtelaine* est coquettement installée, sans luxe tapageur ; on y trouve mille fantaisies ravissantes au choix desquelles a présidé le goût le plus délicat : je cite entre autres des fichus de barège de soie, des écharpes romaines aux tons ensoleillés du prix de 7 fr. 90 ; un nouveau fichu paysanne en dentelle noire, qui sied à ravir sur une robe de mousseline, et dont le prix, je crois, ne dépasse pas 12 francs. N'oublions pas les éventails de jardin, les gants de Saxe, les parures de mailles, la lingerie fine, etc. Nous donnerons, dans notre prochain numéro, quatre costumes de bains, dont la *Châtelaine* a bien voulu nous communiquer les modèles.

J'hésite encore, m'écrivit une abonnée, à faire usage de bleu d'argent pur de Labonde, qui se vend, 14, rue Saint-Gilles. J'ai crainte que ce produit ne soit nuisible à la santé. Je lui réponds dans cette lettre, afin que l'abonnée puisse profiter à toutes : — Ne craignez point, madame ; M. Labonde a reçu à l'Exposition deux médailles, l'une du groupe des produits chimiques, et l'autre du groupe de l'hygiène, celle-ci constatant toute l'innocuité du bleu d'argent pur employé pour réaranger les couverts métallés ou argentés par n'importe quel procédé.

E. ROUGY.

## PETITE CORRESPONDANCE

Mme F. C. de \*\*\*. — Si vous voulez que toute votre personne soit imprégnée d'une odeur délicieuse, faites un usage constant du lait d'Iris qui se vend chez Piver, boulevard de Strasbourg.

Une abonnée peut compter sur l'alphabet en broderie. Une abonnée nouvelle peut compter sur elle-même si elle demande. Broyez tout simplement du bleu d'outremer, celui qui s'emploie par les blanchisseuses.

Mme T. P. peut compter sur ce qu'elle désire, dans un mois pour les enfants, dans deux mois pour les dames.

Mme E. B. — Oui, pour le chiffre.

De son Chalet. — Le lambroquin style Louis XIII est en voie d'exécution ; les lettres sont inscrites et prêt-à-parer ; elles suivent leur ordre d'inscription.

Mme la vicomtesse P. a dû recevoir une réponse particulière par la poste. Oui, pour l'idée du travail ; ce sera long, c'est vrai, mais tellement joli ; le vide-poche hamac se pose sur une table et ne se suspend pas.

Mlle L. — Si il y a eu oubli du dessinateur, votre demande de chiffre est inscrite de nouveau ; mais je suis presque sûre que vous l'avez déjà deux fois.

Mlle Paula de P. — Vous avez raison de ne pas craindre de nous importuner. Je préférerais un objet de bureau, une corbeille, un buvard ; une jardinière, un porte-montre, un calendrier, à la pantoufle traditionnelle, dans nos numéros précédents nous en avons donné de bien jolis modèles. Pour la bande en lacette anglaise, point n'est besoin d'aiguille en dessous ; on coud son lacet sur le dessin même, en suivant bien les contours indiqués, puis les barrettes ventriliennes rattachent ces lacets les uns aux autres. On ne débâtit sur le papier, que lorsque toutes les barrettes sont terminées. Voyez la première réponse, elle vous renseigne pour l'eau de toilette. Oui, pour le chiffre.

Mme L. S. — Il faut un talent tout spécial pour transformer, sans les découdre, des dentelles au mètre en vêtements ajustés.

Mme P. F. — Chiffres inscrits.

Mme Douca. — Les recettes désirées sont données dans la lettre d'une amie ; mais pour relever les dessins a été donnée déjà plusieurs fois.

Mme de S., à Saint-Martin. — L'étoffe conforme à l'échantillon est toujours de mode. Je ne conseille la ceinture bleue que si le costume se complète d'un japon bien. Une polonaise garnie de guipure en laine écruée serait, je crois, la forme préférable.

## RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les Français sensés voient l'avenir avec tristesse.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.